

Une heure avec Joseph Roth

Frédéric Lefèvre

L'appartement date de Louis-Philippe. Il est haut perché, à l'écart du bruit. Grande pièce carrée, cheminée massive, meubles raides. De vieux bouquins alignent des dos fauves et dorés, polis par l'usage. Est-on à Paris ? En province ? Ces fleurs curieuses ne sont pas sorties de la boutique d'un fleuriste. « Ce sont des doronics, dit le maître de maison, le docteur Gidon, professeur d'histologie à l'École de Médecine de Caen, ils poussent dans les ruines médiévales ».

Nous sommes chez Madame Blanche Gidon, la traductrice du nouveau roman de Joseph Roth : *La Marche de Radetzky*. Au début d'une étude consacrée à cet ouvrage, M. Gabriel Marcel note que M^{me} Gidon est parvenue, par un véritable tour de force, à rendre l'originalité et la ligne mélodique du style. Ce qui donne, en effet, une place de choix dans la production allemande contemporaine à *La Marche de Radetzky*, c'est son caractère artistique, le constant souci d'écriture et de composition de Roth. *La Marche de Radetzky* est l'histoire du déclin de la monarchie autrichienne vue à travers le destin d'une famille de fonctionnaires et d'officiers particulièrement attachés à François-Joseph. Le grand-père, lieutenant d'infanterie, a sauvé l'empereur à la bataille de Solferino. Cet acte vaut à la famille la protection constante du souverain. Les épisodes de la vie des héros permettent à Roth de nous présenter l'Autriche-Hongrie d'avant guerre dans sa complexité sociale, ethnique et géographique.

Joseph Roth, l'auteur de *La Marche de Radetzky*, tantôt arpente la pièce, tantôt demeure assis, taciturne, emplissant et vidant distraitement son verre de cognac. Au premier abord, il surprend, inquiète même. Il faut du temps pour le déchiffrer. Sa mince personne est mystérieuse. Peu à peu, on s'habitue, on comprend, on se rassure : être complexe, superposition de personnalités presque contradictoires qu'une attitude, un geste, un coup d'œil, un pli du visage mobile, une intonation, révèlent. Ces diverses personnalités sont humaines, très humaines. Ces épaules renvoyées en arrière, cette raideur sont de l'ex-officier de l'armée autrichienne. Comme Joseph Roth aimerait encore porter l'uniforme ! Il s'ingénie à se donner une allure martiale, tout en essayant vainement de friser, entre le pouce et index, un brin de moustache blonde, rêche, taillée trop court. Ce coup d'œil aigu est d'un paysan normand, matois et méfiant. Ce bouillonnement de brutalité soudaine d'un sémite en mal d'absolu balayant d'un coup de poing ce qui le gêne. Cette non moins soudaine mélancolie, voilant l'éclat des yeux bleus légèrement saillants d'un Russe fataliste, vite découragé, qui se dit : « À quoi bon ? ». Ce mutisme, cette expression absente, d'un artiste obsédé d'une image, bercé d'un thème mélancolique...

Je suis né en 1894 à Svaby en Volhynie. Ma mère était une juive russe proche encore du ghetto. Mon père, employé au ministère des Finances, était un Viennois de bonne trempe, amateur d'art, peintre lui-même, épicurien spirituel, sceptique. Il aimait l'alcool. Je ne l'ai pas connu, il est mort avant que je ne vienne au monde. Baptisé à treize ans, fortuitement, j'ai fait de bonnes humanités au Piaristen-Gymnasium de Vienne, puis j'ai étudié la philologie germanique à l'Université. Très pauvre, je donnais des leçons pour gagner ma vie, comme mon héros, le médecin militaire Max Demant, autre « pauvre juif ».

J'avais vingt ans à la déclaration de la guerre. Je me suis engagé. Je me suis battu sur le front russe. J'ai été très fier d'être nommé sous-lieutenant. Fait prisonnier, je me suis évadé après trois mois de captivité.

En 1918, la guerre finie, je me suis trouvé désarmé. Plus d'armée, pas de métier. Je suis devenu journaliste. Au *Neuer Tag*, de Vienne, j'ai fait les « chiens crevés ». Pendant deux ans, dans les commissariats de police, j'ai coudoyé des assassins, des communistes.

L'inflation m'a chassé de Vienne, on n'y pouvait plus vivre. Je suis parti pour Berlin où il y avait « quelque chose à gagner ». Là, j'ai été l'unique rédacteur d'une petite feuille sur laquelle j'aime mieux ne pas m'appesantir. Quand elle était imprimée, j'allais la vendre dans la rue...

La *Gazette de Francfort* [*Frankfurter Zeitung*] m'a engagé comme reporter avec des appointements sérieux ; j'ai fait un voyage pour elle en Russie, j'ai parcouru les Balkans, etc. En même temps, j'écrivais mes premiers romans : *La Fuite sans fin*, *La Révolte* [*La Rébellion*], traduits en français, *Zipper et son père*, roman d'un de mes camarades de guerre.

Un beau jour, étant en France, je me suis brouillé avec la *Gazette de Francfort*, et me suis trouvé démuné de fonds pendant quatre mois. Je suis allé à pied de Lyon à Marseille où j'ai dû m'embaucher comme « laveur de bateaux ». Situation intéressante, mais périlleuse. J'étais moins rassuré que sur le front, je n'aime pas l'eau. L'eau, c'est un élément ennemi de l'homme.

Après ma réconciliation avec mon journal, j'y ai publié *Job* en 1931. Le roman eut du succès, j'ai commencé à gagner beaucoup d'argent. Mon éditeur Kiepenheuer me donnait 3 000 marks par mois, ce qui, joint à mes appointements de journaliste, faisait une assez jolie somme. Pourtant je n'en avais jamais assez. Mes goûts de grand seigneur sont ruineux. Et maintenant les hitlériens m'ont fait perdre le plus sûr de mes ressources, ils ont aussi confisqué les 30 000 marks qui restaient chez mon éditeur parce que j'ai écrit un article contre eux. Le national-socialisme m'est odieux comme toute mystique collectiviste, quelle que soit son étiquette. Je suis individualiste. Je n'ai pas consenti à être adopté par Hitler comme écrivain allemand bien qu'on me l'ait offert. Je suis autrichien, j'ai une mère juive, je ne puis pardonner aux nationaux-socialistes leur attitude vis-à-vis de l'Autriche, ni les persécutions juives : on ne crache pas sur la tombe de sa mère.

Job a tiré à 30 000, *La Marche de Radetzky* à 40 000. Hitler interdit mes livres parce que je suis légitimiste. Restaurer les Habsbourg empêcherait définitivement la mainmise du Reich sur l'Autriche.

Brusquement, Joseph Roth, qui peu à peu s'est animé, se lève, va et vient dans la pièce avec fureur, en tirillant sa moustache trop courte. Il crie : « Je hais les Prussiens, c'est pour cela que j'ai fait la guerre, bravement, comme agent de liaison. »

— Pourquoi je les hais ? C'est d'instinct. Sait-on pourquoi l'on aime ou hait quelqu'un...

La seule chose que j'aime depuis ma « Vienne perdue », c'est Paris. J'aime mon quartier latin, mon hôtel Foyot. C'est mon hôtel. On m'y donne de l'argent et de quoi manger quand j'en ai besoin. Il est discret, tranquille, distingué comme un vieux coin de province. Il n'a rien de commun avec le restaurant de ces messieurs du Sénat. C'est Rilke qui m'y avait conduit. Il y est tombé gravement malade. Le pauvre Radiguet aussi. Serai-je le troisième « R » qui finira dans cette maison d'aspect débonnaire ?

— ...

— J'ai été voir Rilke à l'hôtel Foyot quand je suis arrivée à Paris en 1922. Je lui apportais des lettres d'amis de Prague et de Vienne. Un jour que je me rendais chez lui, on me frappe sur l'épaule : « Monsieur Rilke ? » Je me retourne. C'était une dame qui, de dos, m'avait pris pour lui. Il existe une allure autrichienne. Je portais, comme Rilke, un complet bleu, uniforme des civils autrichiens. Je l'aimais beaucoup. Quel poète et quel homme !

— ...

— Stefan Zweig est mon ami. En ce moment il est à Londres. Je lui pardonne son pacifisme. J'aime tous les écrivains autrichiens : Hofmannsthal que j'ai très bien connu quand je n'écrivais pas encore moi-même et que j'ignorais même que j'écrirais un jour. Schnitzler,

Werfel qui, pour moi, est un écrivain autrichien, c'est-à-dire un bon Européen, comme tous ceux qui ont appartenu au cadre de la grande Autriche, qu'ils soient tchécoslovaques ou Juifs polonais. Pour Freud, c'est le confesseur des belles juives de Vienne. Qu'elles deviennent catholiques, et elles pourront se passer de lui.

— ...

— J'aime écrire des romans. Je travaille dix heures par jour. J'ai des manuscrits qui ne sont pas publiés. Ce qui s'impose d'abord à moi, c'est un cadre, sans plan ni détails. Je suis hanté par un lieu. Par une atmosphère. J'écris avec soin, je fais quatre manuscrits, je rature beaucoup. Je corrige encore sur épreuves. Je suis un ouvrier consciencieux de la langue. La langue allemande est ma patrie, la langue française une amie que j'aime de tout cœur et qui me donne l'hospitalité. J'ai été d'abord mal traduit parce que je m'en suis désintéressé. Ma première bonne traduction, c'est *La Marche de Radetzky*. Pour moi, une bonne traduction, c'est celle qui rend le rythme de ma langue. L'essentiel d'un roman, ce n'est ni le contenu anecdotique, ni le contenu sentimental, c'est le rythme. Toujours je suis hanté par un thème musical. Pour *Job*, ce fut de la musique biblique. Pour *Radetzky*, la célèbre marche de Johann Strauss, réentendue à Paris, un jour que j'écoutais des disques dans un « panatonal ». Je ne m'occupe pas de mes anciens livres. Je ne les relis jamais. J'aime la musique de Mozart. Je lis peu et presque exclusivement des livres de géographie, d'histoire, de zoologie. Je n'ai lu qu'un petit nombre d'auteurs allemands vivants. En français, j'ai lu Radiguet, Gide que j'admire sans l'aimer. Il y a quelque chose qui me plaît chez Valéry. J'aime Jouhandeau, c'est un véritable écrivain. *Les Traqués* de Matveev sont un beau livre. Panaït Istrati est bien doué mais j'ai l'impression qu'il vit du hasard de son passé. J'estime le talent de Green, mais je crois qu'il fait fausse route. Toutefois, un talent qui fait fausse route, c'est déjà un talent authentique.

Parmi les écrivains plus anciens je préfère Rabelais, mon cher La Fontaine, dont, tout petit, j'apprenais les fables par cœur, Balzac, Flaubert...

La littérature c'est la sincérité même, la seule expression vraie de la vie. Quelle est sa mission ? Il n'est de mission que divine. Je n'ai foi en aucune mission humaine. Le communisme de Gide me gêne. Je ne crois pas que l'homme puisse sauver l'homme. Je suis croyant : l'homme ne peut être sauvé que par le ciel.

— ...

— Oui, c'est vrai, la foi ne se donne pas. Mais ça m'est égal. Quand on croit que l'homme peut être sauvé par l'homme, on est mûr pour le communisme ou pour le national-socialisme.

— ...

— Je vous réponds que ce sont des hommes qui ont causé les maux que vous connaissez... Le catholicisme, c'est du judaïsme pour les chrétiens. Moi, qui ai des origines juives, j'aime le catholicisme. Je ne suis pas tout à fait heureux parce que je ne suis pas tout à fait catholique. Si j'étais moine, je connaîtrais un bonheur total, mais je n'ai pas la force d'être moine. Pourtant, je crois que vous me verrez un jour en froc, comme Huysmans que j'admire. Quel maître du verbe ! Je l'ai lu quand j'étais encore étudiant, dans la merveilleuse traduction de Stefan Zweig.

La grâce de Dieu, tout est là, sans elle nous ne pouvons pas écrire.

Les Nouvelles Littéraires, 2 juin 1934, dans la rubrique « Les lettres allemandes », p. 6.

Entretien reproduit dans le Cahier de L'Herne Joseph Roth, 2015, dirigé par Carole Ksiazenicer-Matheron et Stéphane Pesnel